

# Un entretien avec... Vincenzo DAVICO

Qu'Apollon me garde de glisser le moindre grain de malice dans ce propos : Vincenzo Davico est un type dans le genre de Napoléon. Il a la taille trapue et le masque romain du grand Empereur. De plus, son petit chapeau est en passe, comme le sien, de devenir célèbre. La légende, moins trompeuse toujours qu'un document, affirme qu'il n'en a point changé depuis trente ans ! Voilà en tout cas ce dont il convient, sans barguigner, ce matin-là où je viens interrompre...

(— *Je vous dérange ? Vous ne m'attendiez pas ?*)

— *Si, si, me dit Davico avec un accent tout péninsulaire.*

.....ou je viens interrompre un lyrique élan fusant en bouquet d'arpèges.

Pourquoi tout d'abord cette digression sur son couvre-chef ? Je ne sais plus. Et pourquoi ensuite cette autre digression sur son violon d'Ingres, si j'ose dire : la gastronomie ? J'étais entré avec le sérieux dessein de lui parler de Strawinsky ou de Ravel. Mais non : il semble leur vouloir préférer Vatel ou Carême. Ecrire de la musique ? Fort bien ! Mais il préfère battre une crème ou lier une sauce. Davico est un type dans le genre de... (N'allez pas dire Brillat-Savarin, il a complété avant vous, avant moi.)

— *...de Rossini ou de Debussy. Ne faut-il pas être friand de tout ce qu'on fait ? Claude Achille choisissait bien lui-même ses camemberts. Je puis bien, humblement, aimer réussir un rissoto croquant à souhait.*

— Un sujet de thèse : des Rapports de la Cuisine et de la Musique.

— *Mais ce serait plein d'intérêt ! Des amuse-gueule au rince-bouche, un déjeuner s'ordonne comme une symphonie. Tel « coquetel » a le mélange pimenté de certains blues. Tel vieux bourgogne évoque par son bouquet le legato velouté des cordes... Un verre de porto ?*

Ma foi, je suis prêt à donner tout un orchestre pour celui-ci et dans le petit salon où, parmi les fleurs fraîches, sourient de belles interprètes, Davico boit à l'union latine.

Français ? Italien ? L'un et l'autre. Ni l'un ni l'autre — toujours comme Napoléon. Vincenzo Davico est monégasque. Il naquit sujet des Grimaldi environ le temps où vos ancêtres versaient dans le boulangisme ou son contraire. Mais sa famille était d'origine piémontaise.

— *Le Piémont, comme la Savoie qui le prolonge, est moins le pays des joueurs de flûte que des racleurs de peau d'âne ? C'est une race de montagnards et de guerriers. Il n'empêche pourtant que Viotti et Casella soient turinois. Mais ce vieux pays est d'un charme si prenant ! J'y passe tous mes étés d'ailleurs, non loin de Saluce, où mon petit château est proche de celui du nouveau couple princier italien.*

— Vous aurez en la future reine d'Italie une voisine mélomane : l'ex-Princesse Marie-José est une pianiste qui dépasse largement la « moyenne force » : ainsi joua-t-elle même, dans un concert de charité à Bruxelles le Concerto de Schumann. Sans doute la musique lui fut-elle un don d'enfance : la reine Elisabeth est violoniste. Mais vous-même, avez-vous eu la musique au nombre des bonnes fées de votre berceau ?

— *Pas le moins du monde. Mon père était hôtelier : vous me direz qu'on peut l'être et aimer la musique : mais lui n'y entendait rien. Ce n'est guère que vers dix-huit ans que je fus, pour Euterpe, infidèle à la muse hôtelière. Cette passion me gagna en Allemagne où j'étais alors censé m'initier aux mystères de la comptabilité en partie double :*



Vincenzo DAVICO

je leur préjérais ceux du contrepoint. Et quel maître je m'étais choisi ! Celui qui semblait le Contrepoint fait homme.

— Max Reger ?

— Lui-même. Il donnait alors ses leçons (ah ! je m'y vois encore) dans un cabinet grand comme la moitié de ce petit salon. Nous nous y entassions vingt ou vingt-cinq. Un piano, de la bière et des pipes. La cave d'Auerbach. A chaque fin de cours, il nous régalaît de fugues de sa façon, d'un quatuor de son cru ou de quelque interminable concerto fruit de sa dernière veille : celui en fa mineur dure quatre-vingt-dix minutes, pas une de moins ! Ah ! par exemple, il n'aimait pas Debussy. « Das is kein musik », disait-il avec un mépris d'herr doctor, tout en vidant d'un trait son demi pilsen. Explique qui pourra : il n'y avait que Debussy pour m'attirer. Et comme j'avais alors écrit sous le signe de Claude Achille certain poème symphonique inspiré de la Princesse Lointaine, et que je finissais mes études, il m'écluit, coup sur coup, deux grandes joies : elles décidèrent de mon avenir. Le diplôme décerné par Reger me citait comme un jeune compositeur d'une personnalité très prononcée ; et la dite Princesse Lointaine était jouée à l'Augusteo sous le parrainage de Toscanini.

— Alors, votre maître ?

— Mon maître reste bien ce grand musicien français qu'un grand poète italien nomma Claude de France. Certes, nul professeur n'aurait pu mieux que Reger m'apprendre mon métier, mon métier seulement. Mais n'est-ce point un allemand comme lui qui voulait méditerraniser la musique ? Né au rivage di mare nostrum, de notre mer — celle de l'Italie comme celle de la France — je reste un latin. Par certain goût inné de la mélodie heureuse, je me sens Italien : il y a, croyez-moi, des Français pour me le reprocher. Par mon désir d'un enveloppement nuancé, je me rapproche de certains Français...

— Ce dont vous moquent certains Italiens.

« J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils  
Allaient vendre leur âne... »

Et si la fable du Bonhomme est imitée d'un Fautri du Pogge c'est sans doute bien qu'elle est vraie là-bas comme ici.

— Votre histoire se complique d'un bourricot : la mienne, d'une tendance à l'impressionnisme. Mais l'impressionnisme ne se porte plus. Impressionniste je reste, cependant, à ma façon, bien entendu. On m'en loue, on m'en blâme. Qu'y faire, sinon comme le meunier, de continuer à travailler suivant ce que je crois être la justice et la sincérité ?

La sincérité : voilà, en tout cas, une vertu — la première — qu'on ne dénierait point à Davico : ce musicien tout d'impulsion n'a rien d'un abstracter de quintessence ni d'un chercheur de « nouvelletés ». Il aime le lyrisme, qui est le sang chaud de la musique. Si, à l'occasion, il ne reste pas sourd à quelques appels folkloriques comme dans sa *Sonatine Rustique*, par exemple, saine comme un fruit de montagne, il est, avant tout un chantre amoureux de l'amour. Sa musique est femme. Elle effleure. Elle enlace. Elle charme. Elle est passionnée et passionnelle. La voix est une nudité, dit le Talmud. L'art de Davico est nu, sous les soies changeantes et les bijoux précieux. Davico a usé de tous ces sortilèges pour tenter Saint-Antoine, ce pauvre diable de saint que Flaubert tentait avec des dictionnaires. L'œuvre majeure de Davico, c'est une longue scène lyrique inspirée par le roman épais et discursif du grand Rouennais. Vous souvenez-vous l'épisode de la Reine de Saba ? (Et, musicalisé par Davico, l'avez-vous entendu, il y a trois ou quatre hivers, à la Salle Gaveau ?) « Si tu posais les doigts sur mon épaule, dit Balkis au Solitaire, ce serait comme une trainée de feu dans tes veines. » Brrr... Davico semble avoir éprouvé ce feu intérieur en composant son œuvre dont il m'entretient avec flamme... tandis que je feuillette la partition en admirant, faute de mieux, l'écriture nette, précise et sans fièvre (ce détail pour les graphologues).

— Cette Tentation, me dit-il, a fait son petit chemin dans la vie et dans l'art, depuis le jour où je l'entendis à Monte-Carlo avec Jehin au pupitre. C'était en 1921, à l'occasion des fêtes du centenaire de Flaubert. J'avais, non sans quelque insouciance, j'en conviens, usé du texte célèbre sans m'inquiéter des droits qu'avait sur lui l'héritière de Flaubert. Ainsi me fallut-il aller soumettre villa Tanit mon œuvre à Madame Franklin Groux. Les premières pages furent écoutées dans un silence plutôt hostile. Petit à petit, je sentis que ce silence se distendait et se chargeait de sympathie. Enfin,

au dernier accord, Mme Franklin Groux vint à moi la main tendue : « Merci, Monsieur, me dit-elle. Si mon oncle avait connu votre œuvre, il en aurait été autrement heureux, j'en suis sûre, que de la Salammbô de Reyer... »

Cependant, j'ai entre temps tourné quelques nouveaux feuillets et déplacé d'un doigt pieux un petit bouquet sans couleur déposé là — comment en douter ? — par la blanche main de quelque admiratrice.

— ...C'est que je suis un peu superstitieux, m'avoue Davico à mi-voix.

— Mon Dieu, comme tous les amoureux, comme tous les musiciens, comme tous les gens de théâtre ! Mais au fait, la Tentation n'étant pas une œuvre théâtrale, vous n'avez donc pas été attiré par la scène ?

— Si, me dit Davico. Je m'y suis essayé avec la Dogaresse, un acte de Gatti, qui fut donné à Monte-Carlo. Et aujourd'hui même (Tenez, j'y travaillais quand vous êtes entré), je suis fort pris par une comédie musicale dont le titre sera Berlingaccio...

— Ce qui s'orthographe ? (pensons aux lecteurs du Guide).

— Comme cela se prononce ! (1)

— Et ce qui signifie ?

— Ce qui signifie, en vieux patois florentin, carnaval ou mieux farce carnavalesque. Le sujet en est tiré de Boccaccio. C'est un conte libertin où les femmes sont vraiment femmes et les maris congruement... comme disait Molière. Ce dont je me délasse en musiquant les Oraisons mauvaises de Rémy de Gourmont, ces oraisons qui sont plutôt de longues litanies d'un érotisme baudelairien. Malheureusement, mes voyages interrompent souvent mon travail. Ainsi vous ai-je dit que ma Tentation venait d'être donnée sans coupures en Italie ?

— On vous y joue beaucoup ?

— Si, me dit Davico. Et malgré les lois fascistes qui donnent à la musique nationale un droit de priorité, les français...

— Comme vous...

— ...si vous voulez, y sont fort bien accueillis. Je ne parle pas, bien entendu, de Debussy et de Ravel, qui le sont partout. Mais vous savez sans doute qu'Honegger a été diriger sa Phèdre à Rome. J'ai moi-même applaudi Milhaud à Turin. Tenez, il me semble même que la France n'agit pas en toute amicale réciprocité. Je ne veux pas insinuer que Malipiero, Pizetti, Respighi y soient inconnus ; ni Casella : d'ailleurs Casella-le-Protéiforme est ici chez lui, comme partout. Mais Tomasini, si proche de nos français, est bien peu joué à Paris. Et combien, par exemple, la critique a été sévère — non, je n'ai pas dit partielle ! — pour la Résurrection d'Alfano. Vérisme ? Soit. Cela n'empêche pas qu'une partition comme la Sakountala d'Alfano n'est pas loin d'avoir une importance comparable à celle d'Ariane et Barbe Bleue...

Et de là, notre conversation, qui avait bien eu quelque peine à s'astreindre à la forme utilitaire de l'interview, s'en échappe au gré de la fantaisie laquelle, mieux encore que la musique de Vincenzo Davico, est femme...

JOSE BRUYR.

(1) Prononcez et orthographiez !